

CATHARISME

Histoire, Philosophie et Spiritualité d'hier à aujourd'hui

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Éric Delmas : Le négationnisme du Catharisme

HISTOIRE

Roland Poupin : L'hérésie dans l'histoire comme éternité embourbée

SPIRITUALITÉ

Ruben de Labastide : La parabole dite du bon samaritain

CATHARISME, PRATIQUE DE VIE

Gilles-Henri Tardy : La Consolation (2^e partie)

CATHARISME D'AUJOURD'HUI

Éric Delmas : Vivre le Catharisme

CULTURE ET ÉTUDES CATHARES

Association laïque sans but lucratif (loi de 1901).

OBJECTIFS

Favoriser et promouvoir l'étude, la recherche et la communication, afin de permettre une meilleure connaissance du christianisme cathare dans le respect de son identité et de sa philosophie ;

Organiser, favoriser et développer une approche contemporaine de cette culture, respectueuse de ses traditions ;

Assurer la communication de l'association et la défense de ses objets et de ses membres.

MOYENS

L'association se propose d'utiliser tous les moyens — existant ou à venir — pour rechercher, acquérir, préserver, diffuser et valoriser les documents relatifs à la réalisation des objectifs cités ci-dessus.

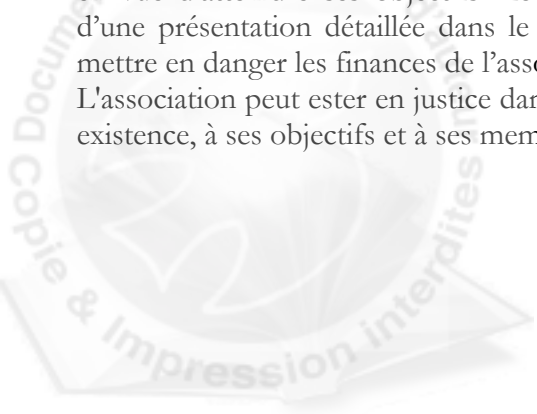
Elle réunira les documents acquis, dans le cadre du § 2 – 1, sous la forme d'un fond documentaire qui prendra le nom de Bibliothèque cathare.

La Bibliothèque cathare ne constitue pas un élément patrimonial de Culture et étude cathare qui en est simplement gestionnaire. Le fond documentaire est donc insaisissable.

Elle s'autorise à mettre en œuvre des activités lucratives et commerciales ainsi que toute activité à caractère caritatif.

Elle peut conclure des accords avec des personnalités civiles ou morales en vue d'atteindre ses objectifs. Le détail de ces accords fera l'objet d'une présentation détaillée dans le R.I. Ils ne peuvent en aucun cas mettre en danger les finances de l'association.

L'association peut ester en justice dans le cadre d'atteintes portées à son existence, à ses objectifs et à ses membres.



CATHARISME

Histoire, Philosophie et Spiritualité d'hier à aujourd'hui

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Le négationnisme du Catharisme : Éric Delmas

HISTOIRE :

L'hérésie dans l'histoire comme éternité embourbée : Roland Poupin

SPIRITUALITÉ :

La parabole dite du bon samaritain : Ruben de Labastide

CATHARISME, PRATIQUE DE VIE :

La Consolation (2^e partie) : Gilles-Henri Tardy

CATHARISME D'AUJOURD'HUI :

Vivre le Catharisme : Éric Delmas

ÉDITORIAL

LE NÉGATIONNISME EN CATHARISME

Les attaques visant à nier la réalité du Catharisme se font de plus en plus nombreuses. Elles émanent globalement de trois axes : certains groupes catholiques opposés, semble-t-il, à la volonté d'ouverture et de révision de leur Église ; certains groupes politiques qui veulent détruire l'histoire du Catharisme pour n'en laisser qu'une trace dévoyée favorable à des actions mercantiles ; certains milieux de chercheurs, universitaires désireux de détruire le travail réalisé par d'autres afin d'imposer une vision qui s'appuierait sur leur statut professionnel et non sur une recherche qu'ils n'ont jamais voulu faire.

C'est le nouveau monde que nous devons affronter pacifiquement, mais avec rigueur et opiniâtreté. En effet, les populations sont de plus en plus mal informées en raison de leur détachement de tout effort en la matière au profit de modes d'information non vérifiée et souvent falsificatrice, mais d'abord facile. Il nous faut donc investir ces outils et réagir à toute tentative de négation ou de désinformation. Cela n'est pas facile, car ceux qui dénigrent sont les premiers à s'offusquer quand on leur répond. Ainsi, le terme « négationniste » les insupporte, comme si un mot ne pouvait servir qu'à un seul usage. Pourtant, c'est en raison de sa définition qu'il s'applique à eux comme il s'appliqua autrefois à d'autres. Il leur revient donc de s'interroger sur cette proximité, pas à nous !

Bonne lecture !

Éric Delmas.

HISTOIRE

L'HÉRÉSIE DANS L'HISTOIRE COMME ÉTERNITÉ EMBOURBÉE

« *Les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées* » (Matthieu 24, 29).

« *Les hommes défailliront de frayeur dans la crainte des malheurs arrivant sur le monde ; car les puissances des cieux seront ébranlées* » (Luc 21, 26).

INTRODUCTION : TRAVAIL HISTORIEN ET SENS DE L'HISTOIRE

L'histoire comme travail historique suppose que l'historien se situe dans une perspective ; qu'il se place depuis un point de vue — disons en bref : au sens panoramique du terme. En l'occurrence depuis le point où nous nous situons ; à savoir, nous concernant, le point où nous sommes parvenus au XXI^e siècle.

En bref, nous nous situons depuis l'historiographie française, ou plus largement, européenne ou occidentale, du début du XXI^e siècle.

Voilà qui peut sembler être une évidence — sinon une tautologie ! Ce qui semble parfois moins évident à première vue, c'est les conséquences considérables que cela emporte au plan du travail historique. Si l'on en est conscient on va tenter de se déplacer de ce point de vue, de s'en déplacer fictivement s'entend — ce qui n'est pas si aisé —, pour tenter de grever le moins possible l'objet d'étude du passé, de l'imprégner le moins possible de la perspective d'où on le perçoit. Une lecture honnête des sources ne peut qu'en passer par là.

À ce point se pose la question de la méthode de cet effort de déplacement, qui suppose un minimum de distance par rapport aux évidences communes de notre XXI^e siècle occidental. C'est à ce point, que la chose peut apparaître moins facile que prévu.

Pour donner un exemple simple d'un travers assez commun, je mentionnerai cette habitude qui veut que depuis notre point de vue panoramique, quasi-belvédère, nous soyons en position privilégiée quant au sens moral, par rapport à ceux qui nous ont précédés : ainsi (exemple classique) les violences des pouvoirs médiévaux auraient été alors chose

normale, que notre civilisation plus raffinée nous aurait permis de dépasser.

Et du coup elles auraient été acceptées aussi comme telles par les victimes qui partageaient l'immoralité que nous avons dépassée.

Cet exemple me semble particulièrement symptomatique du tropisme historiciste qui est souvent le nôtre, inchangé depuis le XX^e siècle. (Par historicisme, je réfère à cette conception des choses — je vais l'explicitier — qui veut que l'histoire soit dotée d'un sens, qu'il appartient à l'historien de faire apparaître.)

Ce que je viens d'évoquer, quant au plan moral, renvoie à l'oubli de ce que notre grande perfection morale moderne a produit au XX^e siècle européen un apogée de l'horreur que les médiévaux, pouvoirs inclus, n'auraient vraisemblablement pas imaginé.

Ce qui, du coup, à partir de la même perspective historiciste, autorise certains, de façon tout aussi erronée, à regretter le bon vieux temps que nous avons perdu par imprudence — par exemple par la faute de 1789 jusqu'à il y a quelques décennies, ou par la faute de mai 68 depuis plus récemment.

Dans tous les cas, on est aux prises avec un même *a priori* historiciste qui ignore que la perspective d'où nous nous plaçons n'est jamais que la nôtre !

Nous nous situons de la sorte selon un acquis épistémologique hérité du XIX^e siècle — avec la figure tutélaire de Hegel, affirmant que « c'est l'Esprit, sa volonté raisonnable et nécessaire, qui a guidé et continue de guider les événements du monde¹ ». Au point que « même dans le cas d'un événement dont on serait le témoin oculaire immédiat, c'est seulement la connaissance de celui-ci conjointement à ses raisons qui a une valeur vraie² ». Que dire alors de notre lecture d'événements advenus dans un passé lointain ?

C'est cet acquis qui fonde notre vision progressiste de l'histoire. Quand je parle de progressisme, cela inclut le progressisme proprement dit, et le progressisme, disons... réservé, ou de forme réactionnaire, selon le type de vocabulaire issu de même de Hegel.

Je précise que cet historicisme est d'autant plus prégnant qu'il est ignoré. Il n'y a pas plus historicistes, et pas plus finalistes, que ceux qui se

¹ G.W.F. Hegel, *La raison dans l'histoire*, 10/18, 1965, p. 39.

² G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Aubier, 1991, p. 53.

permettent de regarder Hegel de haut, telle la grenouille qui juge la qualité de philosophe du bœuf.

Il ne faut en fait pas négliger cet acquis de Hegel qui veut que l'histoire, et l'écriture de l'histoire, se présente comme le processus d'une prise de conscience rationnelle, processus d'émergence d'une rationalité qui donne un sens à ce qui sans cela ne serait qu'un chaos d'événements sans lien les uns avec les autres.

Et le point culminant de cette rationalité, de ce sens donné à l'histoire, est effectivement le point panoramique d'où je me situe, d'où je relie ce chaos d'événements passés. D'où la difficulté qu'il y a à s'en dégager.

Bref, concernant le catharisme, j'ai parlé du point panoramique actuel d'où je l'inscris dans une histoire globale que je dote d'un sens. Un sens qui le fait participer au débouché vers ce point panoramique, quitte à arrondir les angles trop aigus pour que tout colle mieux.

Où le catharisme devient : — à un pôle de lecture, précurseur de notre bienheureuse modernité (avec un catharisme étonnamment tolérant et donc moderne, par exemple) ; — ou au contraire l'obstacle qu'il a fallu combattre pour faire advenir, grâce à ce combat, notre bienheureuse modernité (par exemple : « leur ascèse sexuelle aurait dépeuplé l'Europe ») ; — ou encore l'ennemi quasi fictif que s'est donné le pouvoir médiéval pour se constituer une identité en forme d'étape lointaine vers la bienheureuse modernité d'où nous le contemplons.

Et cela quelle que soit la modernité dont on se réclame : celle d'après 1789 ou mai 68, ou bien celle que 1789 ou mai 68 auraient fait dangereusement tanguer, appelant à un ressaisissement, pour une fierté d'acquis qui ne sauraient donner lieu à quelque repentance que ce soit. Ici tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes d'aujourd'hui, ou dans le meilleur des mondes d'avant (par exemple) 1968, au choix.

SENS DE L'HISTOIRE ET HISTOIRE DU CATHARISME

Dans ce monde-là, l'histoire est un bienheureux chemin de progrès vers la civilisation qui est la nôtre, et qui est le belvédère d'où nous contemplons et jugeons le passé, temps cathares inclus.

Où le catharisme — tout comme ses ennemis —, est annexé dans un historicisme, que le catharisme aurait considéré comme le signe d'un embourbement irrémédiable dans une histoire malheureuse dont il faudrait au contraire sortir.

Je vais donc partir de ce préalable que je viens d'essayer d'esquisser quant à l'inscription difficilement contournable du travail historien dans l'historicisme ; inscription d'autant plus prégnante qu'on la nie ou que l'on ne s'en rend pas compte.

Car en avoir une relative conscience peut aider, tout en sachant que l'on en participe, à se mettre en perspective par rapport à soi et à son travail — en vue d'un effort sans cesse renouvelé d'humilité à l'égard des sources.

CRITIQUES DE L'IDÉE D'UN SENS DE L'HISTOIRE

Quelques penseurs ont travaillé à une mise en perspective critique de l'historicisme. Je vais essayer d'en dégager quelques exemples.

Dès l'époque de Hegel, avec son explication de l'histoire comme processus de la raison lui donnant son sens, une critique sera posée par Schopenhauer, qui conteste à l'histoire sa revendication d'être une matière scientifique : « les sciences parlent toutes de ce qui est toujours, tandis que l'histoire rapporte ce qui a été une fois et n'existe plus jamais ensuite.³ » Il est totalement arbitraire, fait-il remarquer, de supposer une relation de cause à effet entre des événements qui adviennent tous de façon parfaitement chaotique. Si j'introduis de la raison, de la cohérence là-dedans, c'est par un récit subjectif et arbitraire que j'en donne, cela ne relève pas de la science !

Deuxièmement exemple de critique, celles qui ressortent de l'invalidation de l'optimisme historiciste, selon lequel donc, l'histoire aurait un sens — thèse fortement ébranlée par la guerre de 14.

Voilà que le progrès irréfutable, en marche triomphalement au XIX^e siècle, a produit l'immense boucherie de la guerre par cela même en quoi ce sens s'accomplissait : progrès technique et extension de la raison *via* son lieu d'expression naturel : la nation.

Cette critique est portée par exemple par Franz Rosenzweig, qui écrit son *Étoile de la rédemption*⁴ du cœur même des tranchées.

Elle est portée aussi par Walter Benjamin, qui considère qu'une fin heureuse ne saurait advenir au bout d'un processus historique qui s'est avé-

³ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, PUF, (1966) 1998, p.1179. Cf. p. 1178 sq.

⁴ Franz Rosenzweig, *L'étoile de la rédemption*, Seuil, 2003. Cf. Stéphane Mosès, *L'ange de l'histoire*, Gallimard, coll. Folio, 2006.

ré conduire à la catastrophe. Elle ne peut être conçue que comme événement inattendu. Discontinuité, donc, un peu comme dans l'art — Benjamin y trouve « une vision discontinue de la connaissance, définie par une multiplicité de points de vue difficilement totalisables.⁵ »

C'est dans ce type de perspectives que se situe d'une autre façon le théologien protestant Karl Barth, qui écrit, en 1919, un fracassant commentaire de l'Épître de Paul aux Romains⁶. Il y réfute tout processus naturel à partir duquel pourrait s'élaborer une théologie en concordance avec le progrès que l'on avait cru en marche. Ce faisant, avec quinze ans d'avance, Barth forgeait les instruments de résistance ecclésiale au nazisme : un non radical à tout sens advenant de la nature à la culture par l'histoire, et où l'on glisse aisément au biologisme et au racialisme, à quelque chose de discernable jusque dans les théories génétiques servant à appuyer le déterminisme que l'on proposait alors.

Barth s'inscrit alors dans la critique que Kierkegaard adressait à Hegel quant à l'idée de l'histoire comme processus rationnel, comme émergence d'un sens, fermé sur tout ce qui n'est pas processus rationnel, clos face à tout brisement qui échapperait à notre raison — ce sens qui débouche sur notre panorama, qui s'avèrerait alors n'être qu'un scellement de notre désespoir⁷.

Kierkegaard invite alors à une *reprise* permanente du cercle clos de notre lecture de nous-même, *reprise*⁸ à partir d'une parole qui nous échappe, nous précède et ouvre notre avenir.

Où l'histoire sérieuse s'apparente non pas tant à un panorama confluent vers notre belvédère, qu'à un déplacement sans cesse renouvelé, façon donc, de *reprise*, un peu comme en un copié-collé (qui n'a rien à voir avec un plagiat, fût-ce de soi-même, ou une photocopie, simple « répétition », mais qui ouvre à une correction à corriger sans cesse.

⁵ S. Mosès, *ibid.*, p. 173.

⁶ Karl Barth, *L'Épître aux Romains*, 1919, éd. Labor & Fides, 1972.

⁷ Selon le titre de son livre, qui se place toutefois dans un premier temps à un autre niveau : S. Kierkegaard, *Traité du désespoir* (= *La maladie à la mort*), Gallimard, coll. Idées, 1949. Cf. aussi in *Œuvres*, *La maladie à la mort*, éd. Robert Laffont, coll. Bouquins, 1993.

⁸ Selon le titre de son livre, qui se place toutefois aussi dans un premier temps à un autre niveau : S. Kierkegaard, *La reprise*, éd. Flammarion, coll. GF, 1990. Cf. aussi in *Œuvres*, éd. Robert Laffont, coll. Bouquins, 1993.

Ou encore, pour donner une illustration, qui est comme la reprise permanente de la peinture de la montagne de la Sainte-Victoire par Cézanne.

Nous voilà loin de l'histoire qui consiste à inscrire le chaos des événements du passé dans le sens que nous lui donnons ; loin de l'histoire qui consiste à conduire à l'avènement de notre aujourd'hui ce chaos des événements du passé — et les sources et textes qui n'en témoignent qu'à la manière des touches de l'impressionnisme. Nous voilà alors comme contraints à cette humilité à l'égard des sources qui nous fait tâtonner en reprenant laborieusement nos travaux de défrichage, emboîtant aussi le pas les uns des autres sur les avancées insensibles des uns et des autres — cela, concernant la recherche sur l'hérésie médiévale, en regard de tournants marquants, comme l'œuvre des Nelli et des Duvernoy.

L'humilité à l'égard des sources et textes se traduit sans doute au mieux par cette reprise toujours à renouveler, par ces déplacements insensibles, pour une écriture qui, quand elle relie les touches apparentes qui émergent des documents qui nous sont parvenus, n'ignore pas que le récit qu'elle produit peut s'assimiler à une sorte de travail romancier, comblant les trous. Ce qui légitime la perspective du roman historique, lorsqu'il confesse d'emblée — du fait même de sa démarche — se donner un recul visant à offrir un lien entre les touches impressionnistes des sources.

LE RAPPORT DE L'HISTOIRE À L'ÉTERNITÉ

J'en viens à présent à une dernière critique de l'historicisme, celle de Henry Corbin, dans son travail sur la philosophie islamique, notamment quant à la méthodologie qu'il s'y est proposé.

C'est à lui que j'ai en quelque sorte emprunté le titre de mon intervention. Henry Corbin parle à propos de la gnose dans l'islam ismaélien (un des courants du shi'isme), de l'histoire, précisément du temps qu'elle déroule, comme « éternité retardée »⁹.

Or l'islam est, on le sait, moins radicalement pessimiste que le catharisme quant à la Création. Cette Création y est toujours l'œuvre de Dieu, ce qui n'est pas le cas dans le catharisme.

⁹ Henry Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, coll. Folio, (1964) 1986, p. 129.

C'est ainsi que même si l'histoire peut être perçue, dans l'ismaélisme, comme une chute, elle finira par avoir un débouché, fût-il retardé, ce qui est nettement moins perceptible dans le catharisme, où elle est aussi le fruit d'une chute, mais infiniment plus irrémédiable. Bref, quelque chose qui relève de l'embourbement : *l'histoire comme éternité embourbée...* L'histoire constituée de malheurs et de violence. L'histoire comme tissu de ce « corps de boue » où sont emprisonnées les âmes du Dieu bon comme en terre d'oubli.

Cela vaut si l'on se situe dans la perspective de l'écrit bogomilo-cathare intitulé *l'Interrogatio Iohannis*¹⁰, et qui présente le monde, cette Création, comme façonnée par un « Satanaël » déchu, fût-elle façonnée à partir des quatre éléments posés par le Dieu bon — terre, eau, air, feu.

Cela vaut *a fortiori* si l'on se situe dans la perspective, encore plus tranchée, de la théologie de Jean de Lugio telle qu'on la trouve dans le *Livre des deux Principes*¹¹, qui fait procéder cette Création d'un mauvais principe éternellement déficient et étranger à Dieu.

Dans les deux cas on est très loin d'un monde, d'une Création procédant, fût-ce médiatement, du Dieu de bonté.

On est aux prises avec une Création ultimement irrachetable, lieu de l'histoire nécessairement malheureuse, dans laquelle la mémoire de l'éternité est tragiquement embourbée, ne pouvant éventuellement qu'espérer en être libérée.

LE DRAME RADICAL DE L'HÉRÉSIE DANS L'HISTOIRE

Drame bien plus radical donc que celui de l'ismaélisme, où l'histoire *n'est que* ! de l'éternité retardée. Chose déjà tragique.

Sachant cela, Henry Corbin a pu dégager — à force de *reprise*, au sens de Cézanne, ou de Kierkegaard, à force de « copié-collé » comme relecture des textes, relecture chargée de déplacements insensibles —, quelque chose de la mystique islamique telle qu'elle ne s'assimile radicalement pas à la perspective historiciste.

Ici en effet, fait-il remarquer, le texte donné, comme texte sacré ou comme écrit exégétique ou philosophique, devenu, et aplati pour nous,

¹⁰ *Interrogatio Iohannis*, ou *Cène secrète*, in *Écritures cathares*, éd. et trad. Nelli / Brenon, Le Rocher, 1995.

¹¹ *Livre des deux Principes (Liber de duobus Principiis)*, in *Écritures cathares*, éd. et trad. Nelli / Brenon, Le Rocher, 1995.

comme source de l'historien, ne fonctionne pour son usager originel que comme médiateur de reconduction à un fondement éternel indicible. Pour donner un exemple de la façon dont on a de la peine à sortir de l'ornière historiciste, Henry Corbin cite le théologien protestant Rudolf Bultmann, qui dit-il¹², sort la résurrection du Christ de l'ornière historiciste (puisque selon Bultmann, elle ne relève pas de l'histoire) — mais, déplore Corbin, pour y laisser sa crucifixion ! — montrant par là à quel point Bultmann est inféodé à l'historicisme.

En fait, il ne sort pas la résurrection de l'historicisme pour y laisser la crucifixion : il ne fait que s'inscrire dans l'historicisme comme processus rationnel à prétention scientifique : une crucifixion étant — si l'on peut dire — reproductible en laboratoire, pas une résurrection ! Du coup, elle peut être dite « historique » au sens prétendu scientifique, tandis qu'en ce même sens, la résurrection ne peut pas l'être...

Voilà qui est parfaitement historiciste, mais qui ne nous dit rien en termes de reconduction de l'histoire comme expression d'une parole advenue dans l'éternité.

Et Henry Corbin d'insister pour dire que cette approche radicalement non-historiciste qui est celle de la reconduction en islam mystique est une approche vivante, toujours à l'ordre du jour, et qui explique largement l'incommunicabilité entre cette culture et celle de l'Occident européen qui se pense comme un apogée de l'histoire, comme belvédère à partir duquel l'histoire du passé est perçue comme un processus de sédimentation en vue de ce belvédère.

LA MORT DU DERNIER CATHARE ET L'HISTOIRE IRRÉMÉDIABLE

Ayant posé ce préalable, j'en viens à ce qui me paraît être le paradoxe d'une histoire du catharisme, et la difficulté que dès lors, elle rencontre : on est sans doute, avec le catharisme, dans une perspective proche de celle que décrit Henry Corbin concernant l'ismaélisme et la mystique musulmane, à ceci près que la perspective cathare est bien plus radicalement éloignée encore de l'historicisme ; puisque l'histoire y procède si peu de Dieu, que, comme l'on sait, il ne s'agit pas de savoir sur quoi elle débouche, mais au contraire, comment on y remédie.

¹² À propos du shi'isme duodécimain cette fois, mais ça vaut aussi concernant l'ismaélisme : Henry Corbin, *En Islam iranien*, Gallimard, coll. Tel, 1991, t. I, p. 163 sq.

Et, deuxième différence d'avec la mystique musulmane, le catharisme n'est plus vivant, depuis — disons, comme date symbolique, et pour l'Occitanie (hors la survivance bosniaque, donc) —, 1321, avec la mort de Bélibaste.

On peut même aller jusqu'à dire que, du coup, le catharisme a fini son travail... faut-il dire « historique », de sortie de l'embourbement de l'éternité dans l'histoire. L'histoire a-t-elle plus de sens que n'en ont les malheurs qui la constituent ? Ce qui permet déjà de mesurer un peu de ce qu'il y a de trahison à l'inscrire dans notre histoire conçue comme dégagement d'un sens des événements. Cela même est en soi trahison !

Allons un peu plus loin, pour dire dans un premier temps que selon cette perspective, et si le catharisme n'était pas mort, les ésotéristes des études cathares seraient, plus que les historiens, dans le vrai, en tant qu'ils reprennent quelque chose de la démarche religieuse des cathares.

Cela explique peut-être pourquoi un René Nelli a pu — *via* la fréquentation des néo-cathares au gré de son esthétique de mouvance surréaliste — sortir les études cathares dites sérieuses, universitaires, de l'ornière de leur cantonnement à un objet en forme de faire valoir de l'avènement d'une histoire qui est passée par leur destruction.

Cela dit, la limite incontournable à laquelle se heurte la démarche ésotériste, c'est que le catharisme est bien mort, et que la démarche mystico-ésotériste est dès lors — nécessairement « néo-cathare » et par conséquent — irrémédiablement anachronique.

Ce qui s'illustre évidemment, et remarquablement, par le fait que la clef de lecture la plus connue qui nous ait été proposée pour en redécouvrir la démarche, est l'anthroposophie de Rudolf Steiner, inconnue avant le début du XX^e siècle¹³.

L'EFFONDREMENT DES PUISSANCES DES CIEUX ET L'ÉTERNITÉ EMBOURBÉE

La mort du catharisme, plus que tout, scelle l'embourbement irrémédiable de toute histoire actuelle, postérieure à ce qui est un double, ou triple, effondrement des puissances des cieux, effondrement qui a bouché toute possibilité de réintégration du Royaume spirituel du Dieu

¹³ René Nelli en émet la critique concernant Déodat Roché à propos de la métempycose dans son *Dictionnaire du catharisme et des hérésies méridionales*, Privat, 1994, article « Réincarnations », p. 251.

bon, du Père céleste, de toute façon rendu inaccessible par la mort du dernier bonhomme.

J'ai nommé les effondrements cosmologiques de 1945, de 1609, et de 1225 env.

Celui de 1945 est commun — et il est le plus radical : il a vu carrément l'effondrement du concept de Dieu, selon le titre du livre de Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*¹⁴. Cela en négatif. Car, puisque les choses sont ambivalentes, il a vu en positif l'effondrement, ou la disqualification, du monde de la classification des êtres humains en « races », au point de bouleverser jusqu'à la biologie qui a dû en passer par cet effondrement pour arriver enfin à admettre qu'il n'y a qu'une seule « race » humaine.

L'effondrement de 1609, lui, a vu la disparition de la hiérarchie céleste, sous le regard froid de la lunette de Galilée. Ébranlement considérable, et littéral, des puissances des cieux, à savoir les puissances angéliques, garantes de la circularité des sphères célestes imitant de leur mieux la perfection divine. Effondrement ambivalent aussi, puisqu'il verra émerger, de façon plus nette que jamais avant, un sens nouveau de l'individu comme sujet.

C'est l'ignorance de cet effondrement — j'ai essayé d'en montrer un aspect dans mon étude sur *Les cathares, l'âme et la réincarnation*¹⁵ —, qui a fait dans la suite des temps des cathares des « réincarnationnistes » au sens moderne et évolutionniste du terme — selon une vision du monde post-galiléenne, qui ignore totalement que l'histoire n'est pour eux que le signe d'un embourbement dont il s'agit de se dégager pour une remontée de sphère en sphère.

Et enfin, troisième embourbement, dans le même ordre, bien sûr non-chronologique, celui de l'arrivée de la métaphysique de l'Aristote arabe au XIII^e siècle, qui voit l'éclosion en chrétienté latine d'un monde où la nature procède quasiment immédiatement de Dieu.

Un monde qui peut dès lors se développer en histoire, lieu d'une incarnation de la raison, selon l'œuvre du dominicain Thomas d'Aquin, pro-drome du futur historicisme. J'ai essayé antan de mettre cela en lumière — cf. *La papauté, les cathares et Thomas d'Aquin*¹⁶. Tournant ambivalent

¹⁴ Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Rivages Poche, (1984) 1994.

¹⁵ Éd. Loubatières, 2000.

¹⁶ Éd. Loubatières, 2000.

aussi, qui ouvre les fondements philosophiques pour un État indépendant de l'Église. Prodrome du futur historicisme en cela aussi.

Ce n'est peut-être pas par hasard si les premières généalogies historiques et inquisitoriales du catharisme sont issues des plumes des controversistes dominicains... Et si les cathares, délibérément, ne leur ont rien opposé...

Voilà le genre de perspectives que l'on a tendance à ignorer et qui fait du catharisme un poil à gratter historique d'autant plus fructueux que l'hérésie a eu le toupet d'être exterminée, consacrant ainsi définitivement son histoire comme éternité embourbée.

Roland Poupin



SPIRITUALITÉ

LA PARABOLE DITE DU BON SAMARITAIN

LUC 10 : 25 – 36

La parabole dite du bon samaritain est certainement la parabole qui semble la plus évidente. Les commentateurs habituels lui prêtent une morale facile : la nécessité impérieuse de venir en aide à son prochain. Elle aurait en outre la vertu de dénoncer l'hypocrisie de ceux qui prétendent aimer et servir Dieu alors qu'ils se détournent concrètement de leur prochain. Cette parabole opposerait ainsi la vraie piété qui s'exerce envers son prochain à la piété de façade. Pourtant, à ce que nous pensons, ce n'est pas du tout ce que dit cette parabole.

Pour comprendre ce que Jésus voulait réellement exprimer avec cette parabole, il faut commencer par la situer dans son contexte. Jésus énonce cette parabole après qu'un docteur de la Loi, c'est-à-dire un expert de la *Torah*¹⁷, lui demande ce qu'il devait faire pour obtenir « la vie éternelle ». Le texte indique, et l'indication est précieuse, que le docteur de la Loi le fait pour « mettre à l'épreuve » Jésus. Relevons tout d'abord que la notion de « vie éternelle » n'était pas une évidence à l'époque. La *Torah* est claire, l'homme n'est que poussière et retourne à la poussière. Il n'existe pas de promesse de vie éternelle. Tout ce qu'Adonaï promet aux hommes c'est la bénédiction ou la malédiction sur la descendance de chacun : « je punis la faute des pères sur les fils, jusqu'à la troisième et la quatrième génération ; mais ceux qui m'aiment et observent mes commandements, je leur garde ma fidélité jusqu'à la millième génération » (Exode 20 : 5). Or, si le docteur de la Loi ne semble s'intéresser à cet étrange propos de Jésus c'est, comme le dit le texte, pour le « mettre à l'épreuve ». Cela nous donne à comprendre que le docteur de la Loi voulait piéger Jésus par sa question. Il cherchait à le confondre car de lourd soupçon pesait déjà sur Jésus quant à son orthodoxie. Le docteur de la Loi mettait à l'épreuve Jésus. Il testait sa bonne foi et il ne faut pas croire que ce test était in-

¹⁷ Nom hébreu qui signifie loi. Il désigne les livres fondamentaux du judaïsme. Ceux-ci correspondent à ce que la bible canonique nomme Pentateuque, c'est-à-dire : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome.

nocent et sans conséquence. La *Torah* voue en effet au châtement suprême tous ceux qui s'écartent de ce qu'elle enseigne et prescrit :

- « *Ce prophète ou ce visionnaire sera puni de mort car il a parlé de rébellion contre l'Éternel, votre Dieu, [...] il a voulu te pousser hors de la voie dans laquelle l'Éternel, ton Dieu, t'a ordonné de marcher. Tu extirperas ainsi le mal au milieu de toi* » (Deutéronome 13 : 2 – 6).
- « *Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou la femme qui repose sur ton sein, ou ton ami que tu aimes comme toi-même, t'incite secrètement en disant : Allons, et servons d'autres dieux ! [...] tu n'y consentiras pas, et tu ne l'écouteras pas ; tu ne jetteras pas sur lui un regard de pitié, tu ne l'épargneras pas, et tu ne le couvrirás pas. Mais tu le feras mourir ; ta main se lèvera la première sur lui pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple ensuite ; tu le lapideras, et il mourra, parce qu'il a cherché à te détourner de l'Éternel, ton Dieu* » (Deutéronome 13 : 6 – 10).

Jésus, qui a certainement vu venir l'habile docteur, joue son jeu en le prenant à contre pied. Au lieu de lui répondre, il lui retourne la question et le renvoi à la *Torah*. Il lui demande ce que la *Torah* prescrirait selon lui à ce sujet. Le docteur de la Loi donne la seule réponse qu'il puisse donner à cette question sur ce qu'il faut faire pour obtenir le salut, et cette réponse c'est l'obéissance aux dix commandements¹⁸. En effet, la réponse du docteur de la Loi résume l'ensemble du décalogue car il fait explicitement référence au premier et au dernier article du décalogue tels que la *Torah* l'exprime :

- « *Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force* » (Deutéronome 6 : 5).

- « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Lévitique 19 : 18).

Dans un premier temps, la réponse de Jésus semble approuver le propos. Le texte dit que Jésus lui a déclaré : « *Tu as bien répondu [...] fais cela et tu vivras* ». Or, c'est précisément ce qui déçoit le docteur de la Loi dans sa véritable intention, à savoir mettre en évidence l'hétérodoxie des propos de Jésus. Fort marri par la réponse de Jésus, le docteur de la Loi rebondit toutefois en posant une nouvelle question : « *Qui est mon prochain* » demande-t-il à Jésus. La question peut paraître étonnante pour le moderne baigné de christianisme car il est évident pour lui que le prochain c'est autrui. Mais cette évidence n'était pas du tout celle du docteur de la Loi et c'est bien pourquoi il pose cette question. On lui a certainement rapporté le manifeste que Jésus avait proclamé précédemment devant une foule nombreuse. Manifeste que la tradition a

¹⁸ Voir Exode 20 : 1-18.

improprement dénommé « sermon sur la montagne » car il a été en réalité prononcé dans une plaine. Mais quoi qu'il en soit, Jésus avait déclaré dans ce manifeste « *Vous avez appris qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons* »¹⁹. Cette déclaration de Jésus révoque l'enseignement et les commandements de la *Torah* qu'il résume ainsi « *tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi* » et il le fait au profit de sa propre conception de Dieu. Pour lui, manifestement, Dieu est bon et aimant. Il ne rétribue pas en fonction des œuvres de chacun : « *il fait lever son soleil sur les méchants et les bons* ». Par conséquent, le docteur de la Loi, cherche par sa question à mettre en défaut Jésus car il sait pertinemment que dans la *Torah* le prochain désigne le coreligionnaire. En effet, quand *Adonai* ordonne aux hébreux « *Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne : rien de ce qui lui appartient* » (Exode 20 :17), il l'ordonne à un moment où les hébreux sont sensés être absolument seul dans le désert et qu'ils sont sensés le rester quarante années. C'est extrêmement clair, le coreligionnaire est le seul proche, il n'y a pas d'autre prochain que lui au moment où la Loi est donnée. Ceux qui ne sont pas hébreux sont précisément les éloignés. Ils ne sont pas des prochains. Ils n'appartiennent pas à la sphère du proche, au sens propre comme au sens figuré, L'ennemi est pire encore que l'étranger car il est celui qui doit être éradiqué. Pour mieux comprendre le sens du mot prochain, il faut faire un parallèle avec une expression française. Un proche désigne rien d'autre qu'une personne qui appartient à une même famille. Le proche ou prochain c'est celui qui appartient à la même communauté. Comprenons bien, le décalogue énonce la conduite que tout juif doit tenir envers un autre juif. Il interdit de tuer un coreligionnaire, de convoiter ce qu'il lui appartient ou de lui nuire en faisant de faux témoignages. Le célèbre commandement « *Tu ne tueras point* » n'est pas un impératif catégorique. Il ne concerne que le coreligionnaire. La *Torah* ordonne en effet de tuer, et en premier lieu tout juif qui transgresserait ou contredirait la *Torah*. Nous l'avons vu mais ce n'est point exhaustif : « *Moïse se plaça à la porte du camp, et dit : À moi ceux qui sont pour l'Éternel ! Et tous les enfants de Lévi s'assemblèrent auprès de lui. Il leur dit :*

¹⁹ Matthieu 5 : 21 – 22. Voir également Luc 6 : 27 et s.s.

Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun de vous mette son épée au côté ; traversez et parcourez le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son parent. Les enfants de Lévi firent ce qu'ordonnait Moïse ; et environ trois mille hommes parmi le peuple périrent en cette journée » (Exode 23 : 26-28). Il suffit également de lire le récit édifiant de la conquête de la terre promise pour constater à quel carnage les hébreux sont sensés s'être livré sur l'ordre d'Adonaï lui-même. À la prise de Jéricho il est écrit que les hébreux passèrent au fil de l'épée *« tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux bœufs, aux moutons et aux ânes »* (Josué 6 : 21). Ce propos est répété pour les trente autres cités-états qui succombèrent à l'invasion dirigés par Josué : *« il ne laissa pas un survivant et voua tout être vivant à l'anathème, comme Yabvé, le dieu d'Israël, l'avait ordonné »* (Josué 6 : 40). On le voit bien, l'interdiction de tuer du décalogue n'est nullement universelle parce que comme nous l'avons démontré, il énonce la conduite à tenir envers le coreligionnaire. C'est un fait.

Ceci étant compris, revenons à notre récit car Jésus raconte notre parabole, celle dite du bon samaritain, pour répondre au docteur de la Loi qui lui demande qui est son prochain. Jésus explique qu'un homme a été violemment agressé en chemin par des brigands. Ceux-ci l'ont dépouillé et laissé pour mort sur le bord de la route. Quelques temps après passe un sacrificateur, c'est-à-dire un prêtre qui officiait dans le temple de Jérusalem, et ce dernier se détourne de cette personne laissée pour morte et poursuit sa route. Passe ensuite un lévite, c'est-à-dire un auxiliaire des sacrificateurs, et ce dernier agit de même. Passe ensuite un samaritain, c'est-à-dire un tenant d'une religion concurrente du judaïsme considérée hérétique par cette dernière au point que tout juifs évitaient tous contacts et relations avec les Samaritains. Or, à la différence des deux personnages précédents le samaritain s'arrête et s'approche de la personne laissée pour morte, la touche et remarque qu'elle est encore vivante. Il lui porte alors immédiatement secours et l'emporte jusqu'à la première localité. Là, il la confie à une personne qui prendra soin de lui jusqu'à son rétablissement, paie d'avance tous les frais nécessaire à sa prise en charge et reprend sa route.

Avant de poursuivre le récit autour de cette parabole, arrêtons-nous pour bien saisir ce qu'elle sous-entend. Tout d'abord, observons que c'est en s'approchant que le samaritain et devenu proche de la personne en détresse. C'est en se détournant au contraire que le sacrificateur et le lévite sont restés indifférents et qu'ils se sont éloignés. Pour trouver la pointe de la parabole, il faut répondre à cette question : pourquoi le

sacrificateur et le lévite se sont-ils détournés et pourquoi le samaritain ne l'a-t-il pas fait ? C'est là que les commentateurs versent habituellement dans une facile psychologie pour charger le sacrificateur et le lévite et louer le samaritain. Quand on méconnaît les règles qui régissaient alors les juifs et en premier lieu les serviteurs du Temple, on ne peut comprendre le sens évident que Jésus met ici en exergue. Si le sacrificateur et le lévite se détournent de la personne laissée pour morte, c'est parce qu'ils sont fidèles aux commandements de la *Torah*. Celle-ci prescrit en effet de ne pas toucher un cadavre sous peine de devenir impur. Elle stipule : « *Celui qui touchera un mort, un corps humain quelconque, sera impur pendant sept jour* » (Nombres 19 : 11) et précise « *Quiconque touchera un mort, un corps humain qui sera mort, et qui ne se purifiera pas, souille le tabernacle de l'Éternel ; cette personne-là sera retranchée d'Israël* » (Nombres 19 : 13). Par ailleurs la *Torah* prescrit expressément aux sacrificateurs de ne pas se rendre impur en touchant un mort, sauf si celui-ci est un membre de sa famille (cf. Lévitique 21 : 1 – 2). On constate encore ici que la *Torah* fait bien la différence entre un proche et un étranger. Or devenir impur en touchant un cadavre étranger, c'est bien la dernière chose que souhaite un serviteur d'*Adonai* car son impureté le rend inapte à l'exercice de son sacerdoce et si jamais il lui arrivait de faire son office en cet état d'impureté il serait passible de peine de mort. C'est donc par stricte observance de la Loi que le sacrificateur et le lévite s'écartent de la personne laissée pour morte. Ils ne prennent pas le risque de toucher un cadavre et de devenir impur. À l'inverse, le samaritain s'approche et touche la personne laissée pour morte parce que sa religion ne prescrit pas ce que la *Torah* impose au sacrificateur et au lévite. Le samaritain n'a pas de loi qui lui interdit de toucher un cadavre sous peine d'impureté et de ses conséquences. Il n'a donc aucune raison de s'écarter. Il peut agir conformément à l'élan naturel de son cœur. Il n'a pas à subordonner son cœur aux prescriptions impératives de la *Torah*. Or, la *Torah* commande précisément l'inverse. Revoyons-le : « *Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou la femme qui repose sur ton sein, ou ton ami que tu aimes comme toi-même, t'incite secrètement en disant : Allons, et servons d'autres dieux ! [...] tu n'y consentiras pas, et tu ne l'écouteras pas ; tu ne jetteras pas sur lui un regard de pitié, tu ne l'épargneras pas, et tu ne le couvrirras pas. Mais tu le feras mourir* » (Deutéronome 13 : 6 – 10). La Loi est la fossoyeuse de la charité et c'est bien ce que Jésus cherchait à faire comprendre au docteur de la Loi qui prétendait aimer en observant la Loi. Il l'invite à agir comme le samaritain, c'est-à-dire à ne pas avoir de Loi.

Parce qu'il n'a pas de Loi, le samaritain s'est comporté en proche envers un étranger. Mieux même car la personne laissée pour morte était selon toute vraisemblance juive, la parabole ne le précise pas car c'est induit, et dans ce cas, le samaritain a agit comme Jésus l'appelait dans son manifeste : « faites du bien à ceux qui vous maltraitent ». Les samaritains, nous l'avons dit, étaient fort mal traités par les juifs. Mais quoi qu'il en soit, Jésus coince le docteur de la Loi dans la question qu'il lui pose à la suite de son récit. Il lui demande qui a été le prochain de la personne en détresse, c'est-à-dire qui s'est comporté dans les faits en proche. Il ne lui demande pas qui a été fidèle à la Loi parce que dans ce cas la réponse aurait été diamétralement inverse. Le docteur de la Loi est donc bien forcé d'admettre que c'est le samaritain seulement qui s'est comporté en proche de la personne en détresse. Au docteur de la Loi qui a cité l'observation des commandements comme moyen de salut, c'est-à-dire de faire œuvre bonne, Jésus cherche à faire comprendre que c'est précisément ce qui l'empêche. L'obéissance à la Loi n'engendre pas la charité. Elle opère au contraire au gel des plus élémentaires élans du cœur. La loi invite à trancher et à retrancher. Elle sépare en pur et impur, en juste et injuste, en proche et en éloigné. Seul le sans loi peut faire œuvre bonne car sa charité n'a pas de limite. On comprend toute l'importance du manifeste que Jésus est sensé avoir prononcé sur une montagne. Il disait : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; absolvez, et vous serez absous » (Luc 6 : 37). Ne pas juger ou ne pas condamner revient en effet à rejeter la Loi car c'est la Loi seule qui permet le jugement et autorise la condamnation. Quant au pardon, c'est précisément le refus d'appliquer la Loi qui prescrit la punition. Le pardon c'est le refus de la punition. C'est pourquoi, l'Eglise cathare proclamait que châtier les malfaiteurs étaient un péché et avait remplacé les tribunaux par des arbitrages. Les cathares étaient véritablement les bons chrétiens.

La parabole du samaritain atteste ce que bien d'autres passages évangéliques visent à faire comprendre. Elle montre que Jésus avait en ligne de mire la *Torah*, c'est-à-dire le légalisme et le culte mosaïque, au nom d'une toute autre idée de Dieu. Il opposait le principe de dilection aux préceptes de la Loi. La dilection est injuste car elle ne rétribue pas, ne juge pas, ne tue pas. La loi est juste car elle rétribue, juge et tue. La conversion chrétienne réside dans cette inversion des valeurs. L'originalité du christianisme, et nous entendons par là le catharisme seulement, ne

réside pas selon nous sur une opposition bien et mal mais sur l'opposition Loi et dilection.

Le christianisme est la conséquence d'une rupture avec le modèle religieux auquel avait à faire Jésus en son temps. Il en est l'exact inversion. Le rejet de l'Ancien-Testament des chrétiens, c'est-à-dire des cathares, s'inscrit dans le droit fil de l'enseignement de Jésus, de ce Jésus condamné et exécuté pour blasphème. Répétons ce que prescrivait la *Torah* envers ce type de personnage : « *Ce prophète ou ce visionnaire sera puni de mort car il a parlé de rébellion contre l'Éternel, votre Dieu, [...] il a voulu te pousser hors de la voie dans laquelle l'Éternel, ton Dieu, t'a ordonné de marcher. Tu extirperas ainsi le mal au milieu de toi* » (Deutéronome 13 : 2 – 6). L'esprit de la Loi n'est pas la loi de l'Esprit car l'Esprit est dilection.

Ruben de Labastide.



CATHARISME, PRATIQUE DE VIE

LE CONSOLAMENT CATHARE : UN ÉTAT D'ESPRIT

(suite du numéro 3).

Nous allons maintenant tenter de comprendre la genèse et l'importance de la « Consolation ».

LE CONSOLAMENTUM

Il nous apparaît, selon ce qui a été décrit plus avant qu'il y a une nécessité à recevoir le Consolamentum. Cela s'impose clairement aux croyants Cathares. En fait, il devrait s'imposer à tous, mais l'être humain ne cherche pas la Connaissance et s'éloigne, par les besoins du quotidien, de sa vie spirituelle. Le croyant qui s'efforce de trouver par l'initiation le chemin de la Gnose (j'entends par Gnose : la tentative de compréhension du Tout et non la pratique d'une spiritualité ésotérique ou mystique), cette Gnose, donc, doit transmettre à son prochain les moyens de s'affranchir du monde matériel.

La communauté essénienne fonctionnait comme une société initiatique de la Connaissance. La Communauté Oniassienne de Léontopolis avait fait sienne les enseignements de Jésus Ben Sira, de Philon d'Alexandrie pour partie et plus assidument le mode sociétal des Thérapeutes, sans oublier l'étude des traités d'Hermès Trismégiste. Les sages étudiaient une science ésotérique et spéculative provenant des Sumériens. Jésus enseignât alors ces mystères à quelques disciples²⁰ mais son Message, destiné aux communs des mortels, fut répandu par paraboles pour être, en principe, mieux compris. Se sont les gnostiques qui perpétuèrent la philosophie des Esséniens, des Thérapeutes et des mouvements nazaréens. Des philosophes comme Cléanthe ou Arathus transcrivirent en grec les pensées des premiers chrétiens et donc le Message ésotérique de Jésus. Ce fut aussi le Message de l'église chrétienne primitive de Myriam de Magdala, de Jean le presbytre, d'Apollonios d'Alexandrie, de Sarah, de Lazare, de Thomas, de Bar Tolmay et autres disciples de la

²⁰ Nous en trouvons traces dans les rouleaux et codex trouvés à Nag Hammadi et à Minieh.

première heure comme de la dernière heure. Saul de Tarse, rabbin pharisien recevra l'illumination mais choisira une autre Voie, celle de fonder le christianisme pour se démarquer, interpréter et s'ouvrir au monde afin de tous puissent recevoir l'enseignement du Christ. Si les voies du Seigneur sont impénétrables, la Voix de Dieu est la même pour tous : la Connaissance, celle qui nous conduit à développer notre Esprit pour la grande gloire du Très-Haut, est en chacun de nous. Paul, comme tous les Pères de l'Église (tous d'origine orientale) diffuseront le message christique autour du bassin méditerranéen. Pendant ce temps les apôtres comme Thomas ou Barthélémy évangéliseront l'Orient.

Philon, philosophe contemporain de Jésus, enseigne que « Les devoirs de l'homme consistent dans la vénération de Dieu, dans l'amour du prochain et la droiture envers autrui. Les hommes sont immortels en raison de leur nature céleste, mais, de même qu'il existe des degrés dans la nature divine, il existe aussi des degrés dans l'immortalité. La simple vie après la mort, commune à toute l'humanité, diffère de l'existence future des âmes parfaites, qui connaissent le paradis de l'unité avec Dieu²¹ ».

Il existe donc des degrés à franchir pour atteindre une vie spirituelle qui nous rapproche du Très-Haut. Nous pouvons franchir ces étapes grâce à l'Esprit, au Consolateur. Le croyant qui ouvre son âme à l'Esprit, qui reçoit le Logos, porte en lui l'étincelle de Lumière. Il peut alors décider de vouer sa vie au processus de renaissance de l'Âme divine qui est en lui et qui le mène à la vraie vie. Tout au long de son cheminement le croyant doit, par une introspection et une ouverture envers son prochain, considérer qu'il est incarnation du Christ, l'envoyé du Logos dans le sens des paroles de Jésus : « Vous recevrez une puissance, le Saint Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». Ces croyants seront les élus, les « parfaits ».

Recevoir l'Esprit, recevoir le Consolamentum, est donc un acte de délivrance, une victoire de l'Esprit sur le monde de la matière.

²¹ Philon d'Alexandrie (v. 20 av. J.-C.-50 apr. J.-C.), dit également Philon le Juif, philosophe juif de langue grecque. Il fut le plus grand philosophe juif de son temps, imprégné des idées des philosophes hellènes au point que l'on doive aussi le considérer comme un philosophe grec. Philon naquit à Alexandrie dans une famille de l'aristocratie juive et reçut une solide formation, couvrant la Torah, la littérature et la philosophie grecques, possédant, notamment, une connaissance profonde des œuvres d'Homère et des tragiques grecs. Il s'inspira surtout des enseignements des pythagoriciens, de Platon et des stoïciens.

- Le croyant à l'article de sa mort terrestre, après s'être préparé tout au long de sa vie par l'enseignement reçu des « parfaits » (ou des « sages »), peut ainsi remettre son âme à Dieu car l'Esprit est en lui, immortel et incorruptible.
- Le Parfait, quant à lui, reçoit le sacrement de l'ordination. Il entre dans la pratique de « l'endura » qui est l'abandon conscient de toute ambition terrestre, se mettant au service des plus démunis, des êtres fragilisés par les épreuves du monde matériel. Le parfait recevant le Consolamentum devient un être de Lumière, une Âme-Lumière, celui qui éclaire le chemin de son prochain.

Le Consolamentum n'est pas un sacrement de renferment, de repli sur soi mais, bien au contraire, d'ouverture aux autres. Il consacre la purification de l'âme avec l'Esprit, il tend l'homme vers la perfection. C'est ce que le Christ nous a laissé comme Message : l'homme n'est pas parfait mais l'Esprit, le Consolateur l'accompagne vers la perfection. L'homme peut ainsi entrer dans une « nature supérieure » de résurrection.

Lorsque Jésus, après la crucifixion apparût à Myriam de Magdala, puis aux disciples, il s'adressa à eux et leur dit : « La paix soit avec vous ! (...) Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ». Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus²² ».

Voilà pourquoi le Message du Christ Consolateur a tant d'importance pour qui sait ouvrir son âme et écouter les paroles avec le cœur. Le Consolamentum, démarche spirituelle toujours consciente, ouvre le chemin vers la perfectibilité de l'âme.

En recevant l'Esprit-Saint, le croyant devient « Parfait » ou du moins atteint une « nature supérieure » qui tend vers la perfection. Tels les disciples de Jésus, Christ Consolateur, il reçoit une mission d'enseignement, de guide, autorisé à pardonner au nom du Seigneur. L'importance du Consolamentum revêt alors une dimension sacerdotale, le Parfait s'engage à suivre « la règle de justice et de vérité » en se donnant à Dieu et à l'Église des Bons Chrétiens.

²² Jean, 20 : 19-23

LE CONSOLAMENT AUJOURD'HUI

La nécessité de parvenir à recevoir la Consolation est toujours d'actualité : le message du Christ est intemporel !

Sur quoi les Cathares de notre époque peuvent-ils s'appuyer pour définir la Consolation et comment peut-on y parvenir. J'aborderai ici ces deux questions laissant le soin à d'autres frères de décrire la pratique retenue pour recevoir ce sacrement, il s'agit pour mémoire :

- du rituel de la remise de l'Oraison,
- de la transmission de la tradition,
- de la préparation du néophyte le conduisant à cette « initiation » après un noviciat rigoureux.

Je reviens donc à cet « État d'esprit » nécessaire pour recevoir cette Consolation qui participe, au bout du cheminement spirituel, à nous conduire vers une bonne fin.

La Consolation est, dans son fondement même, un sacrement essentiellement chrétien. Du baptême d'Esprit donné par le Christ sur les apôtres jusqu'à la confirmation catholique reçu par les enfants après leur Première communion, la consolation a traversé les temps et a été administrée de manières différentes, selon les lieux, les modes et les interprétations.

QU'EN EST-IL POUR LES CATHARES ?

Depuis les temps reculés les hommes ont élaborés des cosmologies et des schémas métaphysiques censés expliquer les actions divines telles que la Création, le combat ou la résistance au Mal, l'acte de rédemption et la justification de la victime émissaire depuis Abraham jusqu'au « Scandalon » : la crucifixion. Il faut le souligner : les Cathares n'échappent pas à cette démarche.

Par ailleurs, nous découvrons dans le Rituel cathare de Dublin une glose sur le *Pater* qui nous conduit, à travers ses méandres hermétiques, à découvrir une relative simplicité dans une démarche spirituelle souhaitée par le Christ : on voit ainsi apparaître le contenu de l'expérience terrestre du Christ. Cette dernière nous offre matière à de multiples réflexions.

Cependant, je n'entrerai pas ici dans une trop longue approche des rituels de Lyon, de Florence ou de Dublin.

Retenons que la première manifestation d'un réel cheminement vers l'Esprit ne peut être ressentie que par le croyant lui-même.

La « reconnaissance par la communauté » de cet état d'esprit est finalement secondaire à cet état ressenti par le postulant. La marque mondaine de reconnaissance par la communauté s'effectue par la cérémonie de ce qu'il est convenu d'appeler : « La tradition de l'Oraison », elle consiste en la « remise » du *Pater* avec l'explication de la prière selon la doctrine reconnue par les communautés cathares. Ce rite possède, à n'en pas douter, son importance car elle fait de l'auditeur un croyant confirmé. La Tradition de l'Oraison se déroule en deux temps : un prêche d'introduction qui rappelle en quoi consiste l'Église de Dieu puis la présentation ou non de la glose du *Pater* (le rituel de Lyon ne l'évoque pas pour cette introduction, le rituel de Florence propose une glose « classique », alors que le rituel de Dublin est plus ésotérique voire gnostique. Mais les trois mettent en avant l'interprétation à donner au « pain super-substantiel ». La comparaison de ces rituels nous conduit à insister sur celui de Dublin qui insiste sur le retour du Christ. Cette thématique est inhabituelle dans les autres sources cathares mais nous la retrouvons chez Mathieu (év. Mt 24, en Marc Mc 13, en Luc Lc 17 et dans le Livre de la Révélation). Philippe Roy explique que ce texte tardif qu'est le manuscrit de Dublin, « véhicule l'espérance d'un avenir plus enthousiasmant dans ce difficile chemin de la conscience chrétienne » (in « *Le Consolament cathare* », Europe Média Duplication, 1996). Cette introduction du croyant confirmé le conduit ensuite à un noviciat de deuxième niveau qui va le mener à la Consolation.

LE BAPTÊME DE L'ESPRIT EST LE POINT CENTRAL DES RITUELS

Il n'est pas pour autant un aboutissement, tant il est vrai que le cheminement vers une bonne fin reste une ascèse quotidienne et bien évidemment permanente.

Les modalités de réception du baptême sont précises et simples à la fois. Je laisse le soin à d'autres clercs de nous les présenter. Cependant si la simplicité est un « art de vivre » cathare, sachons que le postulant aura fait, par un long travail sur lui-même, sa paix intérieure, il se sera purifié par une volonté reçue de la grâce du Christ.

Nous l'aurons compris, la réception du baptême de l'Esprit est avant tout un « passage » que le croyant choisit de franchir. C'est une démarche personnelle même si l'ensemble des croyants confirmés ou non

l'auront soutenue, guidé et finalement amené à recevoir l'apposition des mains. Pour que la Consolation soit possible il lui faut alors réunir des conditions psychologiques particulières et morales hors du commun. Un apprentissage de soi-même est nécessaire mais une écoute du monde doit, cependant, le conduire à l'amour et à l'écoute de son prochain puisque Jacques en son épître rappelle : « A quoi sert-il d'avoir la foi si nous n'avons pas les œuvres ? ». Le croyant récipiendaire doit pourvoir endurer les multiples et trop nombreux obstacles de la vie. Le croyant doit renoncer à lui-même et se consacrer pleinement au don de bonté offert par la grâce de Dieu, il doit, sinon se retirer du monde, au moins s'en détacher suffisamment et dans la continuité de son baptême « renoncer à renoncer » lorsque la « fine pointe de son âme » sera en approche de l'Esprit-Saint.

Car voici : la Consolation doit être comprise comme une « seconde naissance » : naissance en Esprit telle que Jean nous l'explique. Elle est le « secret initiatique des Bonshommes et bonnes-femmes ». Il ne s'agit en aucune manière de mysticisme mais d'une tentative de perfectionnement par la grâce. C'est ici que la qualification de « Parfait » prend son sens : accéder à un état de perfection, être en recherche de perfectibilité, être en état d'Esprit.

L'expérience spirituelle est intime et doit le rester, tout comme l'Épiclèse. Cependant, après le baptême, le croyant consolé continuera à pratiquer la compassion, voire l'engagement physique et psychique pour venir en aide à son prochain, il continuera à porter secours et aura le devoir de transmettre la Connaissance. Bien qu'il travaille pour se nourrir et subvenir à ses besoins, les temps de prière sont nombreux, le *Pater* rythme la méditation et il récite l'*Adoremus* en revêtant la tunique. Ces prières sont nécessaires à une recherche d'une révélation intérieure, elles correspondent à la tradition (Jean 14-26) comme le rappellent les Cathares d'Orléans brûlés en 1022.

Dans un siècle désacralisé il est parfois difficile de saisir la valeur d'une expérience intérieure. Cependant, le croyant cathare de notre siècle saura s'adapter et posera un regard sur son environnement et trouvera la force d'intégrer la mystique paraclétique, celle de l'Esprit Consolateur de l'évangile de Jean que les croyants espèrent trouver dans les Maisons cathares pour les conduire dans leur action sacerdotale.

Un Croyant consolé, dépouillé mais pleinement revêtu de l'Esprit-Saint pourra poursuivre son cheminement personnel et intérieur tout en accompagnant son prochain dans les pas du Christ consolateur.

Gilles-Henri Tardy.



CATHARISME D'AUJOURD'HUI

VIVRE LE CATHARISME

Maintenant que la connaissance du Catharisme, de son histoire réelle, de son contenu doctrinal et de son organisation pratique nous sont mieux connus, celles et ceux qui se sentent portés par une telle spiritualité peuvent ressentir l'envie de l'expérimenter par divers moyens. Cela est tout à fait légitime, mais il faut nous assurer qu'une mise en pratique de nos jours serait non seulement réaliste mais aussi bénéfique, sinon nous ne serions pas dans une démarche de Bienveillance. À ma connaissance, il n'y a aujourd'hui que deux types de pratiques mises en place de façon durable qui cherchent à aller dans ce sens. Je me propose de les étudier avec vous afin d'en apprécier la qualité et l'efficacité.

COMMENT METTRE EN PRATIQUE LE CATHARISME ?

Si l'on se réfère aux documents disponibles, nous voyons qu'il n'y avait au Moyen Âge que deux sortes de pratique du Catharisme. La plus connue est celle que les Bons Chrétiens, c'est-à-dire les personnes ayant reçu la Consolation et les novices qui se préparaient en vue de la recevoir, avaient choisis de vivre. Il s'agissait d'une vie régulière — c'est-à-dire organisée selon une règle —, comparable à la vie monastique des catholiques ou des orthodoxes, qui faisait une part prépondérante à la pratique spirituelle. Elle ne concernait évidemment qu'une très faible partie de l'Église cathare qui regroupait, je le rappelle, les Bons-Chrétiens, les novices et les croyants qui constituaient son immense majorité. Justement, les croyants cathares semblaient vivre d'une façon parfaitement identique à celle des croyants judéo-chrétiens qui les entouraient.

Nous voyons, par cette brève description, qu'à priori mettre en œuvre le Catharisme aujourd'hui pourrait sembler délicat. Mais, les systèmes monastiques judéo-chrétiens, catholique et orthodoxe, ont évolué au fil des siècles et proposent aujourd'hui à leurs croyants, et parfois même à des personnes qui ne se réclament pas de cette confession, des solu-

tions de retraite individuelle en leur sein. Voyons comment cela se passe et si ces pratiques sont transposables au Catharisme.

LE SYSTÈME JUDÉO-CHRÉTIEN

La façon la plus connue et la plus ancienne de s'investir auprès d'un monastère sans pour autant prononcer des vœux monastiques est l'oblation. L'oblat, qui peut être séculier, régulier et qui fut même militaire, est une personne qui se rattache spirituellement à un monastère tout en conservant une vie classique (oblat séculier), ou en optant pour une vie monastique impliquant une participation pleine et entière aux charges et devoirs qui s'y rattachent (oblat régulier ou conventuel), voire en protection après une vie militaire ayant provoqué des blessures rendant le retour à la vie civile impossible (oblat militaire). Parmi les oblats célèbres citons : Thomas d'Aquin, Paul Claudel, Max Jacob et Robert Schuman.

Aujourd'hui, il existe une manière moins formelle et moins engageante de participer à la vie monastique qui consiste en des retraites monastiques brèves, souvent d'une semaine pendant les vacances.

Le principe est toujours le même, l'oblat ou le participant aux retraites, mène la vie des moines s'il est en monastère, de façon complète pour l'oblat — qui porte même un habit monastique classique ou spécifique —, ou de façon réduite aux repas et aux oraisons, pour les « retraits ». Compte tenu de la règle de continence, seuls les hommes peuvent manger à la même table que les moines, ou bien tous mangent dans un réfectoire séparé. Le reste du temps le retraits est libre de ses allées et venues, contrairement à l'oblat régulier, mais l'oblat séculier mène lui-aussi une vie mondaine classique.

LA VIE DES CROYANTS CATHARES

Les textes sont tout à fait clairs ; les croyants cathares n'avaient aucune obligation particulière pour ce qui concernait leur façon de vivre dans le monde car, n'ayant pas le statut de Chrétien, ils n'en avaient logiquement pas les nécessités requises par la règle des Bons-Christiens.

Aujourd'hui il en va de même, les croyants sont libres de mener leur vie mondaine comme ils l'entendent et rien ne les distingue des autres citoyens qu'ils côtoient au quotidien. La différence est bien entendue spirituelle, car un croyant est fermement et intimement convaincu que la

compréhension doctrinale cathare est la réponse qui lui convient pour accéder au salut. Cela implique donc pour lui, de mener sa vie en priviliégiant ce qui lui permettra, le moment venu, de rejoindre une communauté cathare pour y faire son noviciat afin d'accéder à la Consolation et de mourir dans l'état de Chrétien cathare consolé. Cela l'amène donc logiquement à tout mettre en œuvre pour assurer le développement matériel des communautés de vie évangélique cathares et pour aider les Bons-Chrétiens dans leur vie quotidienne car leur état spirituel les rend vulnérables dans le monde extérieur.

L'absence de Bons-Chrétiens, unanimement reconnus par les croyants cathares d'aujourd'hui, fait que les croyants n'agissent pas forcément de façon visible pour assumer leurs obligations envers l'Église. De ce fait, vu de l'extérieur, il n'est pas facile de différencier un croyant d'un sympathisant. Cependant, le croyant cathare est aussi une personne en évolution, comme le sont les Bons-Chrétiens. Et s'il ne pratique pas la vie régulière (c'est-à-dire celle qui obéit à la règle des maisons cathares), il va en appliquer certains principes dans sa vie mondaine et en faire une sorte de morale personnelle. Ainsi, au fil de son évolution, son implication régulière deviendra de plus en plus forte jusqu'au moment où il ressentira la nécessité de passer le pas du noviciat. Rien n'interdit de nos jours à un croyant de se rapprocher d'une communauté pour participer à la vie régulière de celle-ci pendant une courte période. Un tel système de retraite peut se faire s'il y a une communauté de vie évangélique pour l'accueillir. Cependant, la règle cathare fixe des limites. Les croyants ne sont pas autorisés à assister aux oraisons des Bons-Chrétiens qui pratiquent entre eux avec toutefois la présence silencieuse des novices. Surtout les croyants ne doivent pas pratiquer eux-mêmes l'oraison dominicale, c'est-à-dire réciter le Pater qui est exclusivement et très formellement réservé aux Bons-Chrétiens. Même les novices ne peuvent le réciter tant qu'ils ne seront pas reçus dans la tradition de l'Oraison dominicale qui signe en général la fin de leur première étape de noviciat.

Des croyants et des sympathisants peuvent toujours se réunir pour étudier ensemble le Catharisme, surtout de nos jours où je le rappelle nous manquons de Bons-Chrétiens pour les encadrer. Cependant, par humilité au regard de leur condition spirituelle et par respect envers l'Église cathare, il ne sauraient en aucune façon pratiquer des rituels qui requièrent la présence de Bons-Chrétiens ou qui leur sont réservés. La seule

pratique accessible à des croyants, me semble être le Caretas ou « Baiser de paix ».

LE NOVICIAT

Aujourd'hui, un croyant qui se sent suffisamment avancé et motivé pour entamer un parcours vers la Consolation, peut, si cela lui est possible de façon pratique et au regard de ses obligations, décider d'entamer un noviciat, ainsi que je l'ai fait depuis le 16 mai 2016. Il devra alors voir s'il lui est possible de s'associer à une communauté existante ou à un autre novice désireux de l'accompagner dans cette démarche. En raison des particularités de notre résurgence débutante, il peut aussi commencer seul en espérant être rejoint plus tard. Cet isolement rend les choses plus difficiles, mais était déjà pratiqué au Moyen Âge quand la répression éparpilla les Bons-Chrétiens et en obligea certains à demeurer seuls ou simplement entourés de croyants.

Il va sans dire que le noviciat est un engagement fort qui, normalement, ne saurait être envisagé pour un temps limité. Certes, chacun est toujours libre d'abandonner s'il pense s'être trompé dans ses motivations et capacités, mais la porte de sortie recherchée du noviciat est la Consolation. Cela revient à dire que le noviciat n'est pas une voie accessible de prime abord au croyant désireux d'approfondir sa spiritualité.

LA PARTICIPATION À UNE COMMUNAUTÉ ECCLÉSIALE

Aujourd'hui, un croyant ou un sympathisant peut participer à des réunions, Rencontres ou périodes de retraite lui permettant d'étudier le Catharisme dans ses différentes orientations afin d'améliorer ses connaissances et d'essayer d'approfondir un peu sa compréhension spirituelle. Cela peut être l'occasion d'apprécier l'intérêt de la pratique du jeûne strict et ouvrir à des périodes de méditation collectives ou individuelles sans pour autant verser dans l'imitation partielle ou totale des rituels réservés aux Bons-Chrétiens ou aux novices.

Cependant, il peut paraître insuffisant à un croyant désireux d'approfondir sa spiritualité de se limiter à de telles pratiques. L'idéal serait de faire des retraites dans des communautés ecclésiales. Elles font défaut aujourd'hui et dans l'état de mon avancement de novice, je ne peux envisager d'accueillir un retraitant avant la fin de ma première année de noviciat, car mes progrès sont lents, faute d'être guidé par un

Bon-Chrétien. Il m'est néanmoins possible d'organiser des périodes de partage consistant en des discussions ouvertes sur des sujets religieux ou même de vie courante avec des croyants et des sympathisants qui seraient cependant hébergés hors de la maison cathare. Le partage d'un repas, les jours non jeûnés, serait également possible.

Cela peut sembler extrêmement embryonnaire, mais je rappelle que la patience est une grande vertu en Catharisme, car elle provient de l'humilité, fondamental cathare s'il en est.

CONCLUSION

Voilà l'état de mes réflexions pour le moment en la matière. Je ne veux juger personne qui choisirait une autre manière de faire, mais il ne peut y avoir de cohésion et de partage réel entre croyants avancés ou novices que si certains points majeurs sont compris et respectés à l'unisson.

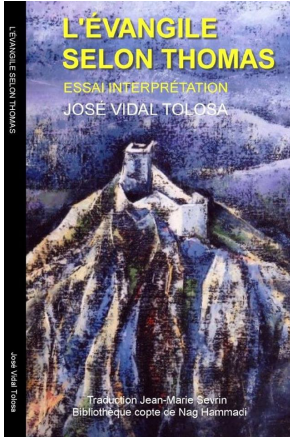
Cependant, je peux entendre d'autres points de vue et étudier leurs arguments lors d'échanges formels, pour voir si certains aménagements sont possibles sans déroger au respect des obligations de la règle cathare et des enseignements des Bons-Chrétiens médiévaux dont l'opinion ne saurait être balayée au nom d'un modernisme qui considérerait comme rétrograde ce qui nous semble difficile pour nos mentalités modernes.

Là encore l'humilité doit nous rendre modestes et l'obéissance est un élément fondamental pour celui qui aspire à avancer jusqu'à sa propre Consolation.

Éric Delmas

PUBLICATIONS

L'ÉVANGILE SELON THOMAS – JOSÉ VIDAL TOLOSA



Ce recueil des paroles de Jésus, cet enseignement qu'il nous faut découvrir, cet évangile selon Thomas est pour moi, la clé qui ouvre sur la connaissance du Tout, le Un, Le Père, L'Esprit Saint.

Pour d'autres, ce sont les épîtres de Paul, l'évangile de Jean, les synoptiques, etc. Certains cheminent en solitaire, d'autres à deux ou en assemblée. Où est le problème ?

Ce qui nous travaille nous transforme et chacun(e) décide du chemin qui lui semble être le bon. Il choisi ou pas son "maître à penser" et fait ce qu'il croit devoir faire pour son salut en prenant bien soin que rien de néfaste en lui et autour de lui n'en résulte.

José Vidal Tolosa - auto-édition Lulu.com

DROITS D'AUTEUR

Les articles sont soumis au droit d'auteur et ne peuvent être reproduits sans l'autorisation des auteurs. Des citations peuvent être faites, mais doivent respecter les règles en la matière, en indiquant :

- Auteur (Nom, Prénom) ;
- Titre de l'article ;
- Titre de la revue (en italiques) ;
- Tome ou année de publication ;
- Numéro (N°) ;
- Date de publication ;
- Première page-dernière page.

Éditeur :
Culture et études cathares
10 D rue Alfred de Musset
11000 Carcassonne – France

ISSN : 2648-6199

